

Chapitre 30

Diplomatie de Guerre.

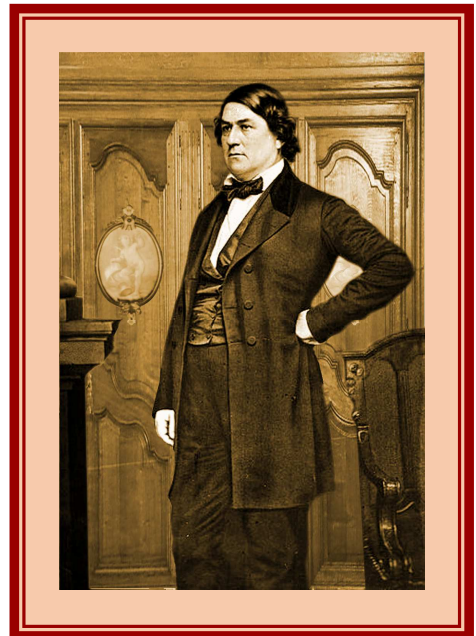
Le Département d'État est encore dans des locaux provisoires. Et le Secrétaire d'État, Robert Mercer Tallifero Hunter est en place depuis moins d'un mois. Il a succédé à Robert Tooms qui avait pris ses fonctions le 25 février de cette année 1861. Cette nomination par Davis avait surpris bien des gens d'abord parce que Tooms a été fort déçu de ne pas avoir été choisi comme président à la Place de Davis mais aussi parce qu'il est l'un des rares à s'être montré explicitement défavorable à la prise de Fort Sumter en la qualifiant de meurtre et de suicide, et soutenant que cette affaire allait aliéner les amitiés qui restaient à la Caroline du Sud dans les États du Nord. Il avait même dit que cette attaque allait fatalement entraîner l'État de Caroline du Sud sur la mauvaise pente. En un mot comme en cent, Tooms se serait bien vu à la magistrature suprême de la Confédération balbutiante. C'est pourquoi, bon nombre de citoyens de la nouvelle Confédération des États d'Amérique avaient été surpris de voir Davis lui confier ce poste important.

Mais le 25 juillet, quelques jours après la bataille de Bull Run Creek, Tooms a quitté sa fonction de Secrétaire d'État pour rejoindre l'armée dans son grade de général. Il venait d'être promu général de brigade le 19 juillet mais était resté à son poste de ministre des affaires étrangères en attendant l'arrivée de son successeur.

Encore un Robert. Robert M.T. Hunter est un politicien expérimenté. Lors de la convention nationale du parti démocrate qui s'est tenue il y a plus de deux ans à Charleston en Caroline du Sud il avait été choisi par la délégation de Virginie pour être le candidat à l'élection présidentielle, celle qui vit arriver à ce poste Abraham Lincoln en février dernier. Mais en fin de compte, ce n'est pas lui qui a gagné la primaire, c'est Stephen A. Douglas lequel a donc été finalement battu par Lincoln.

Sénateur, Hunter ne pensait pas que l'élection de Lincoln fût en soi un élément de nature à justifier la sécession et le 11 janvier dernier il a proposé au Congrès à Washington un *modus operandi* impossible à mettre en œuvre pour tenter de faire converger les vues dissonantes entre le Nord et le Sud. Lorsqu'il a vu tous ses efforts se heurter à des fins de non-recevoir, il s'est souvenu qu'il est Virginien et a fermement conseillé à son État natal de prononcer une ordonnance de sécession. Il a donc été exclu du Sénat pour soutien à la sédition. C'est un homme d'expérience politique qui a encore des relations au Congrès de Union et il est naturel que le Président Davis lui confie ce poste, délicat en temps de guerre, de responsable de la mise en œuvre de la politique étrangère de cette toute jeune Confédération.

Je ne comptais pas que nous le rencontrassions mais pour diverses raisons, il semble vouloir nous recevoir rapidement sans attendre notre rendez-vous avec le chargé d'affaires suisse. Pour nous accueillir, il s'est levé de son fauteuil, est sorti de derrière son bureau et a fait un pas vers l'entrée. Arrêté devant une console qui porte une lampe à pétrole au verre tarabiscoté, il a adopté une posture qui lui donne un air fat. Il ne dépare pas dans ce décor au style mal imité de l'anglais où des angelots dans des cadres ovales en bois doré se perdent sur des pans de lambris qui font inmanquablement penser aux portes d'une lingère de chambre à coucher d'Europe. Plus tard, je découvre qu'à peu de chose près il aura adopté



pour nous attendre une pose qui ressemble fort à celle de sa photo officielle qui trône dans le hall d'honneur du nouveau bâtiment du ministère.

Aujourd'hui il nous reçoit courtoisement Hélène et moi bien que sans beaucoup de chaleur. Il semble fort intéressé à l'idée que nous devons déjeuner en tête à tête avec le Président Davis à la Maison Blanche de la Confédération. Il cherche à savoir pourquoi. Hélène ne répond rien, me laissant le soin d'énoncer la position que nous avons élaborée ensemble hier soir avant le coucher. « Monsieur le Secrétaire d'État, nous sommes fort honorés de cette invitation assez inattendue mais nous ne savons pas ce qui nous vaut cette bienveillance de la part du Président.

- Vous devez bien avoir une idée. Il vous a déjà reçus en audience à Columbia en Caroline du Sud, il me semble.

- Certes. Mais il s'agissait alors de me demander si j'acceptais le principe d'une mission discrète que je ne voudrais pas avoir à détailler ici. Depuis, les choses ont bien changé et je ne suis plus chargé d'aucune mission officielle. Il me revient maintenant de prendre contact avec M^{elle} Clara Barton dans le cadre d'une action de bienfaisance au profit des blessés de guerre. Étant français, donc neutre, il me sera sans doute plus facile de me rendre dans le District de Columbia. C'est pourquoi les autorités militaires ont demandé de vos services un laissez-passer diplomatique qui me permette de franchir la ligne de front avec M^{elle} Toppenot qui fait partie de la même mission. Mais je précise que cette mission est purement de bienfaisance, que nous ne relevons pour la remplir d'aucun budget public. Nos seuls contacts officiels seront avec les commandants des unités médicales militaires s'il y en a ou le responsable des secours dans la zone où nous compterons intervenir.

- On m'a dit qu'Aldebert Toppenot est au mieux avec le président Davis.

- Et sa famille, Monsieur le Secrétaire d'État » précise Hélène. « Comme de nombreuses familles patriciennes des États maintenant confédérés. Beaucoup de nos pères ont eu l'occasion de travailler avec ou de rencontrer M. Jefferson Davis avant qu'il n'occupât sa position actuelle. Ils ont aussi rencontré nombre des personnalités importantes de la nouvelle Confédération des États d'Amérique.

- Mais le Président avait-il connaissance de votre passage ici ?

- Comme M. de Berdeilhe pourrait vous le dire, il est évident que les autorités militaires ont demandé l'approbation informelle du président avant que de solliciter de vous la délivrance de passeports diplomatiques. Mais nous avons été agréablement surpris de nous voir invités à nous présenter à la Maison Blanche aujourd'hui.

- Eh bien, je vous souhaite le meilleur pour votre mission de bons offices à Washington et je suis sûr que Mme Davis vous aura préparé un accueil chaleureux. »

Nous sommes sur le point de sortir lorsque Hunter interpelle Hélène : « *Miss String Puppet*, mes respects à *Unca Jeff* ! » Hélène sursaute. « Rassurez-vous, il est naturel que je sois au fait de beaucoup de choses ; mais surtout, je vous sais gré de savoir éviter de répondre aux questions trop directes sans pour autant mentir, en formulant des généralités. Allez, je ne vous retiens pas davantage... »

En descendant l'escalier d'honneur, Hélène est rouge d'indignation. « Il nous a ridiculisés !

- Je ne pense pas. Il a vérifié que nous savons nous taire lorsque c'est nécessaire, c'est tout. Maintenant, ne traînons pas pour nous rendre chez le chargé d'affaires. »

Le Suisse piaffe d'impatience. Il a un profond soupir de soulagement lorsque l'huissier nous annonce. « Je craignais que vous n'arrivassiez trop tard pour me permettre de passer à la banque. Tenez, voici les documents qui vous seront nécessaires. L'ambassade de France à Washington m'a remis pour vous un nouveau passeport diplomatique et en a délivré un autre pour M^{elle} Toppenot. Ne soyez pas surpris que ce document atteste de la nationalité française de Mademoiselle. Le Département d'État de la confédération a préparé deux lettres de sauf-conduit destinées aux autorités militaires confédérées pour passer les lignes. Sur ces

deux lettres, vous êtes tous les deux français. C'est aussi à dessein. À vous de vous en tenir à votre « légende » sans vous recouper.

- Pour un Suisse, vous parlez le français comme un parisien. » C'est Hélène qui s'étonne.

- Mais il est plus pratique d'être Suisse que Français, ici, dans les conditions actuelles. »

Je préfère ne rien dire parce que nous sommes en route vers le Nord. Mais je me souviens de ce garçon qui se préparait au concours d'entrée à Saint-Cyr il y a quelques années. Il était alors au lycée Janson de Sailly et nous avait posé de nombreuses questions lors d'un exposé que le Proviseur avait demandé pour ses élèves sur l'École Spéciale Militaire et les perspectives qu'offrait la carrière militaire. La colonisation de l'Afrique avait commencé et les armées recrutaient tant des soldats que des officiers. Il semble avoir fait du chemin, depuis.

Lorsque nous prenons congé de lui, j'ai l'impression qu'il me lance un regard un peu appuyé, mais il sait autant que moi afficher une *poker face*.

Arrivés sur le perron à véranda avec ce genre de prétentieux péristyle à la grecque que semblent affectionner les gens d'ici, nous trouvons un nègre impeccable en livrée qui nous conduit jusqu'à une voiture magnifique, encore plus belle que celle du général Lee l'autre jour. Le cocher est sur sa banquette. Le beau nègre est donc un accompagnateur. Lorsque nous démarrons, quatre cavaliers nous emboîtent le pas. Si nous cherchions la discrétion, c'est raté.

En revanche, ce qui n'est pas raté, c'est la Maison Blanche de la Confédération. Je suis obligé de me rabattre sur l'imagerie officielle pour illustrer mon propos, parce que pour l'instant, il est formellement interdit de prendre des photographies de cette magnifique remise en état.



Telle qu'on la voit sur ce tableau, il y manque la foule des gens qui passent devant ou font un tour dans son parc. Je tenterais bien de prendre une photo, mais les nombreux agents de police en civil ou en uniforme auraient tôt fait de m'encabaner. Je suis surpris de l'aspect familial de ce bâtiment qui n'est finalement pas très grand. La voiture s'arrête dans la rue. Il n'est pas permis de passer en véhicule devant le perron comme c'était sans doute le cas du temps de l'ancien propriétaire. Nous descendons de la voiture entre deux haies de miliciens en grande tenue. On dirait des militaires mais ils appartiennent à la milice de Richmond.

Agacé de ne pouvoir prendre de photographies, je me promets de revenir un jour pour en faire au moins une. En attendant nous suivons un majordome noir qui nous invite à entrer dans le hall. Je suis surpris de constater que c'est Varina Davis elle-même qui nous accueille et non le Président. Après l'aspect familial de cette maison, le fait d'être reçus par la maîtresse de maison me donne vraiment une impression de vivre une situation qui n'a rien d'officiel. En outre, avant que de s'adresser à moi, Mme Davis avance vers Hélène les bras ouverts.

- Hélène ma chérie, que te voilà une belle jeune femme. C'est que cela fait longtemps que nous n'avons plus eu l'occasion de papoter. »

J'écris « papoter » mais Mme Davis emploie le mot de « *gossip* » qui signifie plutôt cancaner que bavarder, chez les Anglais. Mais il semblerait que dans la bouche de Varina Davis, il faille retenir le sens de bavarder, papoter, jaser... Mme Davis demande des nouvelles de tout le monde. Elle s'intéresse à André dont elle a entendu raconter le duel à mort. Hélène ne lui dit que le strict nécessaire, sans s'étendre sur les projets matrimoniaux de son frère. Après avoir fait le tour de la maisonnée sans oublier ni Sié ni Lucie, Varina demande enfin à Hélène :

- Et vous, ma chère enfant, vous voici en voyage, m'a dit *Uncle Jeff* et avec ce jeune homme qui, pour français qu'il soit, n'en a pas moins pris fait et cause pour la Confédération. Y aurait-il quelque espoir de voir s'agrandir le cercle de la famille Toppenot ?

- Nous allons bientôt nous marier, si c'est ce que vous voulez dire. Pierre-Hubert de Berdeilhe et moi nous aimons. Et mes parents voient d'un très bon œil notre futur mariage. » J'observe placidement ce bavardage en attendant que l'on m'adresse la parole. Cela m'amuse qu'on fasse comme si je n'étais pas présent. Enfin, Varina m'adresse la parole en me parlant lentement comme à un enfant en bas âge.

- Et que comptez-vous faire dans notre pays, Monsieur le Baron ?

- Eh bien, Madame, pour le moment je n'ai pas manqué d'ouvrage. Je suis géomètre et ce métier comporte des connaissances techniques qui sont les mêmes dans le monde entier. La trigonométrie sphérique est la même partout. Mais jusqu'à présent, si j'ai réalisé quelques opérations de géomètre pour le compte des autorités civiles ou militaires, j'ai aussi voyagé pour servir de négociateur pour le compte des autorités politiques de Caroline du Sud.

- Mais votre anglais est excellent, monsieur le Baron ! Je suis charmé, nous pourrions donc « *gossip* » le plus aisément du monde. Mon mari m'a expliqué que vous avez rencontré M^{lle} Clara Barton.

- Très brièvement. Je compte la rencontrer plus longuement d'ici quelques jours.

- Vous montez dans le Nord avec votre fiancée ?

- C'est ce qui est prévu.

- Mais vous ne craignez pas de ne pas pouvoir revenir ?

- Nous montons pour une mission de bons offices au profit des blessés de guerre.

- Mais vous êtes armés, tout de même.

- Certes. Seulement ce n'est pas pour faire la guerre mais plutôt repousser les attaques éventuelles de bandits de grand chemin. La guerre n'a pas calmé les ardeurs des pillards de trains ou de diligences et autres voitures de grande remise. Je suis déjà monté à Washington armé et cela n'a jamais été la cause du moindre souci.

- Mais je ne me souviens pas qu'en France il soit d'usage de croiser dans les rues des messieurs portant revolver.

- Nous portons une arme cachée, lorsque nous en portons une. Cela peut sembler surprenant vu d'ici, mais en France, c'est la norme. Les messieurs portent souvent une canne à système, qu'il s'agisse d'une épée ou d'un fusil de petit calibre. Et il existe des revolvers de petite taille mais très efficaces pour assurer la sécurité des couples qui reviennent de l'opéra ou du théâtre alors que la nuit est avancée. Nous avons aussi nos coupeurs de bourses et nos "apaches" car c'est ainsi que nous nommons les brigands de rues. »

Varina Davis me sourit et se tourne vers Hélène.

- J'entends qu'*Uncle Jeff* sort de son bureau. Il va être très heureux de vous recevoir. »

Le pas lourd et inégal du Président me fait comprendre qu'il souffre des séquelles de ses blessures. Il descend l'escalier en s'appuyant sur la rampe et en tenant une canne apparemment en ébène avec pommeau en ivoire. Malgré la douleur, il arbore un visage calme et serein. C'est ainsi que j'apprends que le Président de la Confédération des États d'Amérique dispose d'un bureau au premier étage de son domicile. Je savais qu'il lui faut pouvoir travailler même lorsque la souffrance l'empêche de se rendre à son bureau officiel dans l'immeuble de l'administration du Trésor situé dans *Main Street*, mais je pensais que justement son bureau à la Maison Blanche, encore appelée *Executive Mansion*, se trouverait au rez-de-chaussée.

- Monsieur de Berdeilhe, il faut que je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour réduire la menace que présentait qui vous savez. Je ne peux rien faire d'officiel, parce que des activités de cette sorte doivent rester secrètes. Plus tard, lorsque la guerre sera finie, nous penserons à vous récompenser de façon officielle.

- Ce n'est pas pour cela que je l'ai fait, Monsieur le Président. Je vis en Caroline du Sud et je me sens solidaire de cet État et donc de la Confédération.

- Je sais. Nous avons parlé de vous avec Robert Lee. Et sans doute à cause de cela, Thomas Jackson brûle de vous rencontrer.

- Ce serait avec plaisir mais il me semble plus prudent de ne le rencontrer qu'au retour de mon incursion dans le Nord. Il y a beaucoup trop de risques d'espionnage ici. Je suis sûr que notre arrivée dans cette maison est déjà connue des agents secrets et espions du Nord.

- C'est exactement mon avis. Aussi vous allez devoir supporter un accueil totalement « *casual* » [informel] non comme un hôte officiel mais comme un hôte privé. Et nous ferons connaître votre statut à tous nos domestiques. »

Tout en devisant, nous sommes entrés dans le salon privé et là le Président Davis tire sur un coron de sonnette. Une jeune esclave noire très bien de sa personne entre silencieusement.

- Hélène, je te présente Mary Jane Richards, maintenant Mary Jane Bowser puisqu'elle vient de se marier. Elle fait partie de la famille Van Lew qui nous l'a prêtée comme préceptrice de notre fille et de notre avant-dernier qui est enclin à ne pas prendre ses leçons au sérieux. Mais comme il n'a que quatre ans, cela inquiète plus sa mère que moi.

- Si je puis me permettre, Monsieur, vous dites que je fais partie de la famille Van Lew, ce n'est pas tout à fait exact : je leur *appartiens* ; parce que je suis esclave.

- Mais vous enseignez, Mary. Donc vous avez étudié !

- Je souhaite que cela ne vous déplaie pas, Mademoiselle. Parce que non seulement j'ai étudié mais en outre j'ai déjà enseigné et j'ai passé toute l'année 1860 au Libéria comme missionnaire chargée de l'instruction des enfants de certains villages. C'est grâce à Mme Van Lew que j'ai pu être baptisée dans la plus belle église de Richmond, que j'ai pu étudier dans le Nord, que je suis partie comme missionnaire. Mais me voici à nouveau esclave parce que tant les lois de l'État de Virginie que la volonté de M. Van Lew interdisent à Mme Van Lew la manumission¹ des esclaves de sa famille. »

Un silence gêné suit cette remarque proférée avec assurance et détermination par cette esclave qui démontre de façon évidente l'idiotie de la théorie selon laquelle les noirs ont une intelligence réduite et ne sauraient égaler les blancs. Hélène pose sa main sur l'avant-bras de Mary Bowser qui se recule sans brutalité mais avec détermination.

¹ En droit romain, affranchissement des esclaves avec les formalités établies par la loi. En droit féodal, affranchissement des serfs ou des gens de mainmorte.

Le Président dénoue la tension en disant gentiment à Mme Bowser : « Mary, voudriez-vous accompagner Madame et nos hôtes pour leur montrer les chambres des enfants ? »

- Laissez, Jefferson. Je m'occupe de la visite. Mary, si vous voulez bien nous accompagner je vous donnerai mes instructions pour aller chercher les enfants au manège. En attendant, montons dans la chambre de Margaret.

- Madame, vous ne devriez pas remonter l'escalier, dans votre état. » On sent que Mary Bowser s'inquiète sincèrement. C'est alors que je me rappelle qu'Élisabeth Toppenot m'a confié que Mme Davis attend un heureux événement pour octobre. C'était il y a plusieurs semaines, avant la bataille de Manassas Junction parce qu'elle s'inquiétait de ce que la tension nerveuse du Président pût influencer sur la grossesse de son épouse. Nous approchons de la date et pourtant rien ne se remarque vraiment. Il faut dire qu'elle porte une robe ample à vertugadin ou à crinoline et un corset point trop serré.

- Vous avez raison, merci, Mary. Montrez-leur les chambres de Margaret et de Jeff junior. Ne manquez pas de les faire monter au second étage² pour leur faire apprécier la vue de l'escalier depuis le dernier niveau. Et au premier, montrez-leur le bureau de Monsieur.

Vous connaissez la maison et les points les plus particuliers qu'elle présente. Je m'occupe de donner les ordres pour le déjeuner. Avant tout, suivez-moi, je vais vous montrer la salle à manger privée où nous déjeunerons. Excusez-nous de ne pas avoir rangé les papiers, nous mettons à jour les listes protocolaires avec l'aide de camp de Jefferson. C'est assez compliqué. Il nous faut établir plusieurs types de liste du niveau le plus officiel jusqu'à l'informel. »



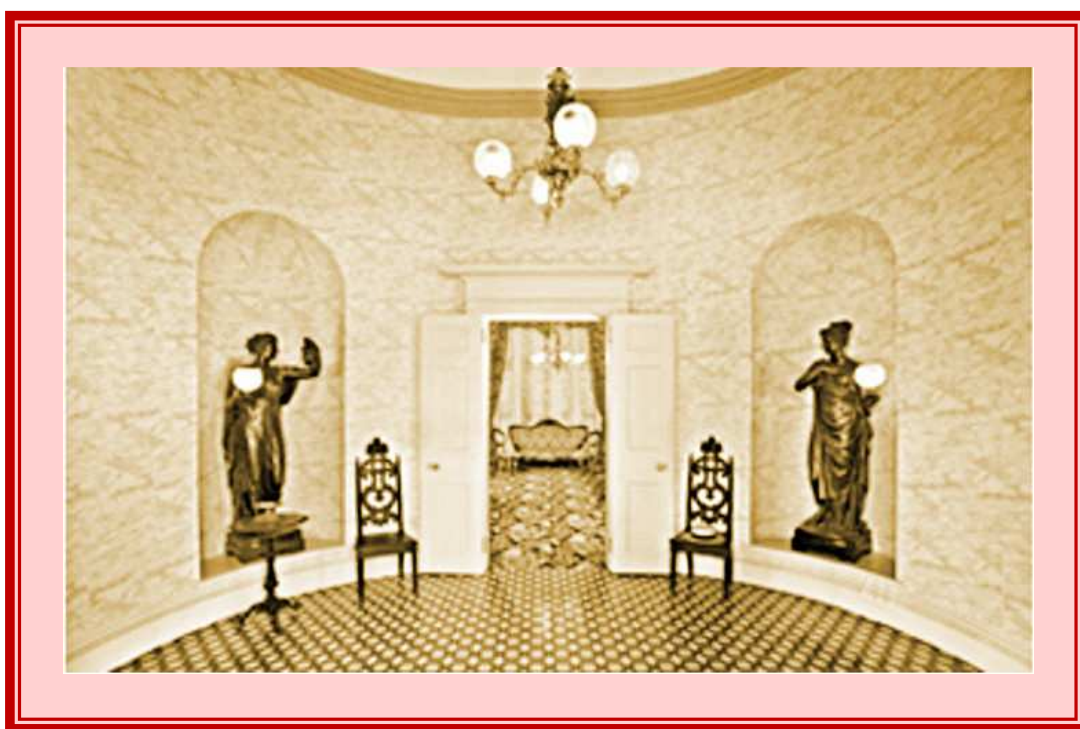
Varina Davis tenait à nous montrer la salle à manger pour que nous ne nous dirigions pas tout à l'heure vers l'officielle qui est beaucoup plus grande et ne sert qu'aux réceptions officielles.

² J'ai adopté le comptage français qui considère le rez-de-chaussée comme l'étage 0 et le second niveau comme le premier étage.

Nous voici maintenant libres de visiter la nouvelle Maison Blanche, celle de Montgomery ayant été définitivement désertée par le Président et sa famille. Mary nous sert donc de guide.

Executive Mansion, la Maison Blanche de Richmond, a trois niveaux – un rez-de-chaussée et deux étages – et une tourelle d'où l'on peut voir le paysage environnant. Cette tourelle est le puits de jour du grand escalier mais pour le moment on ne peut y accéder parce que l'échelle de meunier qui conduit à son plancher est en réfection pour permettre un accès plus aisé.

Mary nous fait arrêter au palier du premier étage et je dois dire que toutes ces tentures, tapisseries et tapis font à mon avis assez surchargé et de mauvais goût. Quoique je m'y fasse, peu à peu. Lorsqu'on émerge de l'escalier on a devant soi un couloir en enfilade. Au bout du couloir, une fenêtre donne sur le jardin arrière. Le sol du palier brille de ses carreaux de faïence. Dans deux niches se trouvent deux statues de style grec qui représentent deux femmes tenant les lampes qui sont en fait de quinquet à gaz et complètent le plafonnier qui semble aussi éclairer au gaz mais je ne sais pas par où passe la canalisation.



Mary nous guide dans ce couloir pour nous montrer le bureau du Président. Nous restons sur le pas de la porte parce qu'il reste des papiers sur la table. Nous sommes sur le point de repartir quand Hélène questionne, apparemment préoccupée.

- Mary, cela fait-il longtemps que vous travaillez ici ?

- Non, un peu moins d'une quinzaine. Nous attendons que la préceptrice des enfants rejoigne. Elle a dû rester auprès de ses parents parce que son père est au plus mal. Il est très âgé. Mais Madame Davis est amie avec Mme Van Lew. Toutes deux partagent les mêmes idées sur l'esclavage. Sans oser le dire trop fort, Mme Davis est pour l'abolition mais ne veut pas que son opinion personnelle puisse nuire au Président. Madame Davis est très gentille avec moi. Son mari aussi du reste, mais elle, elle ne me considère pas comme une simple domestique, esclave ou affranchie. Nous avons une relation de confiance. Trop. C'est pourquoi, il vaudrait mieux que la préceptrice en titre revienne assez vite.

Les personnes chez qui je sers ont toujours été très gentilles avec moi. Mais pour moi et pour les autres nègres américains, la liberté et donc l'abolition de l'esclavage passent avant tout. Donc nous espérons que les circonstances fassent que les autorités qui gouverneront ces

États à l'avenir procèdent vraiment à l'abolition. Et je me trompe peut-être, mais pour moi seul le Président Lincoln prendra cette mesure indispensable.

- Seriez-vous en guerre contre la Confédération ?

- En guerre, Monsieur ? Mais avec quels moyens, moi une pauvre esclave négresse ?

En tout cas je ne veux de mal à aucun des blancs pour lesquels je travaille. Je souhaite simplement qu'ils agissent rapidement pour abolir l'esclavage. Suivez-moi, nous montons visiter les chambres des enfants. Voyons d'abord celle de Margaret.



La chambre de Margaret.



La chambre de Jeff Jr et Joseph.

- Cela lui fait quel âge, maintenant ?

- Six ans, Mademoiselle. Elle commence à vraiment bien lire et écrire. Il y a ses livres sur sa petite table.

-Et le berceau ? »

Au pied du lit de Margaret, il y a ce que l'on appelle une berceuse avec comme sur tous les lits de la maison, une moustiquaire ; ce qui laisse à penser qu'elle va bientôt servir. Ce que confirme Mary Bowser.

- Ce sera pour le bébé. Margaret est grande maintenant. La nourrice dormira dans la chambre à côté pour allaiter le bébé la nuit, mais Madame tient à ce que les enfants dorment dans les chambres des enfants. »

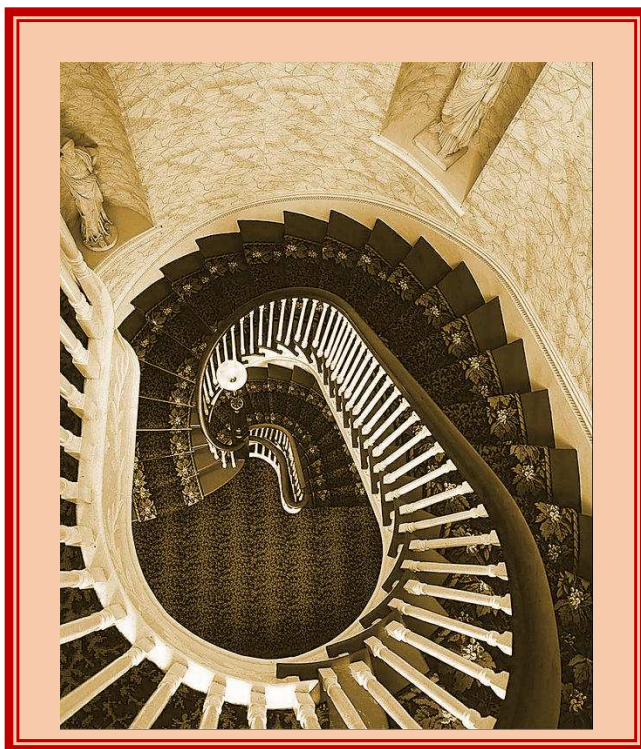
Jefferson junior et Joseph dorment dans le même lit et au pied de leur lit à deux places, un berceau fixe sans moustiquaire.

- Joseph est grand pour son âge. Il est à l'étroit dans ce petit lit, explique Mary. Vous auriez vu comme il était fier quand on l'a mis « dans le lit des grands » !

Mary semble vraiment aimer les enfants Davis. En ressortant des chambres, la préceptrice esclave nous montre l'escalier monumental qui fait l'originalité de cette maison. Au lieu de s'inscrire dans un cylindre, il s'inscrit dans une sorte d'ellipse. Je me promets de prendre des photos après le déjeuner.

- Nous demanderons à *Unca Jeff*. Je suis sûr qu'il dira oui. »

Mary ne dit rien mais je vois qu'elle tique un peu. Elle n'ose pas poser de question, mais cette familiarité apparente de ma fiancée avec les Davis ne peut que la conforter ainsi que les autres observateurs éventuels dans l'idée que notre visite est bien à caractère privé.



Nous obtenons bien sûr les autorisations nécessaires pour prendre des photos. Malheureusement, je n'ai pas de quoi produire d'éclair de magnésium et je dois faire des poses assez longues ce qui nuit parfois à la netteté.

L'escalier est aussi d'un style qui, comme toute la maison me paraît bien surchargé. Je n'y avais pas prêté attention en montant mais deux statues – sans bec de gaz – font le pendant de celles du palier du premier étage.

Il faut toutefois reconnaître que cette cage d'escalier à peu près elliptique est assez impressionnante. Nous restons pensifs devant cette réalisation. Mary nous laisse le temps d'admirer. Et je dois dire que le style de cette maison présente une cohérence qui fait oublier la surcharge qui pourrait paraître excessive.

En fait, on finit par ressentir une

impression rassurante, fallacieuse dans les circonstances actuelles, de confort et de sécurité.

Je me demande toutefois ce que ressent Mary, cette esclave qui a connu la liberté avant de devoir retomber dans sa condition.

Tandis que j'éprouve une sorte de malaise en face de cette jeune femme pour laquelle j'ai beaucoup d'empathie, nous entamons la descente vers le rez-de-chaussée. Nous arrivons au premier étage quand nous entendons la voix du Président qui nous demande de le rejoindre à son bureau.



Mary et Hélène se retirent...

- J'espère que vous avez apprécié notre nouveau logement. Varina s'y trouve à son aise.

En attendant que les enfants reviennent à la maison, je vais retenir M. de Berdeilhe quelques instants. »

Mary et Hélène se retirent et le président fait le tour de son bureau pour refermer la porte. Apparemment, il souffre moins de ses douleurs.

- Monsieur le Baron, vous savez que je me suis déplacé sur le champ de bataille de Manassas Junction. Je suis donc de tout cœur avec vous dans votre projet d'action en faveur des blessés de guerre toutefois je ne puis en

faire une action gouvernementale. Nous en avons débattu avec Robert Lee et « Stonewall Jackson ». Il vaut mieux que cette action reste, au moins en apparence, une simple opération

de charité. Et j'ai l'intuition que Lincoln et ses gens ont la même attitude pour leurs propres blessés. Qu'en pensez-vous ?

- Je pense que vu les difficultés que rencontre M^{elle} Barton pour réunir des fonds au Nord, Lincoln et ses gens, comme vous dites, semblent eux aussi tenir à ce que les autorités officielles laissent aux organisations caritatives le soin de soigner les blessés. En France, nous agissons différemment. Nous avons même l'institution des Invalides qui prend en charge les blessés de guerre, avec des médecins militaires et un budget d'État. »

Davis se tait un instant, le temps sans doute de digérer cette information, puis il reprend la parole.

- Mais ce dont je voulais vous entretenir est un tout autre sujet. Il s'agit d'espionnage. Rassurez-vous, je ne vais pas vous demander de « reprendre le collier » mais plutôt un avis éclairé. Pensez-vous que cette « Maison Blanche » est bien protégée contre les espions ?

- En toute honnêteté, non. Et ce n'est pas du fait de la Maison Blanche elle-même ni des policiers et agents qui vous protègent mais bien à cause de la présence des esclaves et des abolitionnistes qui circulent dans le pays. Les actions conduites contre les agents de Pinkerton ne suffiront pas tant que les esclaves et leurs soutiens évolueront librement parmi les milieux secrets. Le renseignement militaire ou diplomatique est essentiellement d'origine ouverte. Il est très rare de trouver des espions en train de tenter de percer des coffres forts. Il leur suffit d'écouter et d'observer. Parfois de regarder ce que contiennent les corbeilles à papiers. Les domestiques et esclaves sont donc tout à fait bien placés pour renseigner l'ennemi ou l'adversaire. On a tort de prendre les nègres pour des imbéciles. Ils sont aussi intelligents que nous et de plus en plus d'entre eux savent lire écrire et compter. N'oublions pas non plus leurs sorciers et sages-femmes.

- Leurs femmes aussi ?

- Évidemment. Regardez donc Mary Bowser. Elle est le type même de l'agent infiltré par l'adversaire. Elle a vécu dans le Nord, elle a été libre dans le Nord puis en Afrique et elle a dû retourner à sa condition d'esclave. Elle a beau manifestement ne pas vouloir de mal aux blancs pour lesquels elle a travaillé, elle est manifestement du côté de Lincoln et sans aucun doute prête à raconter tout ce qu'elle observe à des abolitionnistes qui n'auraient pas accès à... à votre Maison et à vous dans votre vie privée, par exemple.

Madame Van Lew me semble, pour ce que j'ai pu en déduire, une abolitionniste tout à fait favorable à la manumission. Et qui nous dit qu'elle n'est pas aussi anti-sécessionniste ?

Loyale à Washington, du dernier bien avec Mary et acceptant de se priver temporairement de son esclave de confiance, comment ne pas suspecter une opération d'espionnage contre cette maison ?

- Dans quel but ?

- Il s'agirait de ce qu'on appelle du renseignement d'ambiance. Pour savoir ce que vous pensez personnellement de divers sujets que vos émissaires auront à aborder avec ceux de Washington. Ne croyez pas que j'ignore que dans toute guerre, pendant que les soldats s'entretuent sauvagement, leurs gouvernements continuent à se parler. C'est ce qu'on appelle de la diplomatie de guerre ; qui ne diffère de celle de temps de paix que par le fait que le canon tonne dans la campagne au lieu de rester sur les camps de manœuvres. Ainsi, lorsque vous envoyez des diplomates pour négocier une question épineuse, il est très utile à l'ennemi de savoir quelles seront les limites de négociation de vos émissaires. Le meilleur moyen de le savoir est de se renseigner à une seule source : Vous. Pour ce faire, le mieux est d'écouter vos conversations dans cette maison.

- Mais c'est impossible. Je ne parle pas du tout des affaires de l'État à la maison.

- Monsieur le président, le recueil de renseignement est une œuvre de longue haleine. Il suffit de glaner une réflexion par-ci, un lambeau de phrase par-là, un papier froissé dans une corbeille. Me permettez-vous de regarder dans la corbeille que je vois derrière votre bureau ?

- Ce n'est pas utile. Je n'avais pas pensé à cela. Et c'est souvent Mary qui vide ma corbeille à papiers. Je vais la faire arrêter.

- Monsieur le président. Imaginez-vous le scandale ? Interdisez-lui simplement l'accès à votre bureau et faites-le entretenir par un sergent-major de confiance accompagné d'un soldat sûr.

- Vous avez raison et je vous remercie. Je vais remettre Mary à la disposition de Mme Van Lew. Varina assurera l'école à Margaret et Junior jusqu'au retour de notre préceptrice. »

Il me reste un point fort délicat à aborder avec le Président. C'est très sensible mais ma loyauté ne peut faire l'impasse sur ce sujet qui m'inquiète.

- Monsieur le président, avez-vous un spécialiste du contre-espionnage pour vous conseiller dans cette maison ?

- Je ne me sens pas le droit de mobiliser un de ces trop rares spécialistes pour ma vie privée alors qu'on en a tant besoin au plan national.

- Pourtant, il serait utile d'avoir dans cette maison un personnage indépendant et neutre qui puisse attirer votre attention sur des soucis potentiels comme j'en pressens dès maintenant.

- Que voulez-vous dire ? Quels soucis pressentez-vous.

- C'est très délicat mais ma loyauté envers vous me pousse à vous dire ce que je pense. Vous m'avez dit que Mme Davis et Mme Van Lew sont très liées. Votre épouse vous a-t-elle exposé ses opinions quant à l'esclavage, au droit de vote des femmes, à la sécess...

- Je vous arrête tout de suite. Varina n'est pas une suffragette et m'est loyale. »

J'ai un large sourire simulé pour détendre l'atmosphère.

- Je suis sûr que vous avez raison quant à la loyauté de Mme Davis. Il n'empêche que Mme Van Lew est connue pour des positions plus... radicales et pour une loyauté certaine à Washington. Cela n'empêche pas l'amitié entre Mme Davis et elle et c'est heureux. Mais dans votre propre maison opère une préceptrice... esclave. Donc qui sait lire et écrire en contravention avec les lois de certains États confédérés et qui ne nous a pas caché sa préférence pour la politique de M. Lincoln.

- À qui ?

- À Hélène et moi, tout à l'heure en visitant la maison. Je suis sûr qu'elle n'aurait pas été aussi sincère si Mme Davis nous avait accompagnés. Mais c'est elle qui a insisté pour nous faire visiter seule la maison en arguant de l'état de Mme Davis. Elle en a profité pour nous sonder sur nos opinions personnelles. Et ceci dans le but de s'assurer que les visiteurs privés du Président de la Confédération des États d'Amérique sont bien des « sudistes » purs et durs. Elle nous a annoncé que votre épouse partage les idées de Mme Van Lew sur l'esclavage. Elle m'a même exactement dit ceci : « *Sans oser le dire trop fort, Mme Davis est pour l'abolition mais ne veut pas que son opinion personnelle puisse nuire au Président. Madame Davis est très gentille avec moi. Son mari aussi du reste, mais elle, elle ne me considère pas comme une simple domestique esclave ou affranchie. Nous avons une relation de confiance. Trop. C'est pourquoi, il vaudrait mieux que la préceptrice en titre revienne assez vite.* » Ce sont ses paroles exactes, vous pouvez vérifier auprès d'Hélène.

- Je vous crois et je vous remercie. Cela me conforte dans ma décision de remettre Mary à disposition de sa maîtresse. Mon cher Pierre-Hubert, je vous remercie de votre sincérité rare chez un catholique. Nous allons descendre et vous me servirez de « canne » parce que mes blessures me font souffrir mais je ne veux pas que cela se voie. Je vous tiendrai le bras et m'appuierai sur la rampe. Un dernier point. En privé appelez-moi comme le fait Hélène, « *Unca Jeff* ». Cela déroutera les espions potentiels.

Nous passons par les salons pour rejoindre la salle à manger. Encore du surchargé, mais après tout, ce n'est pas si mal.



Nous passons par les salons pour rejoindre la salle à manger...

Le déjeuner est enjoué et détendu. Les enfants sont revenus de leurs activités extérieures, raccompagnés par une bonne, une esclave noire qui les aime manifestement. Ils arrivent escortés par un milicien municipal. La bonne tient Jefferson jr par la main tandis que Margaret pousse le landau où est assis Joseph qui regarde autour de lui avec un intérêt évident. Il est adossé à un coussin et a les mains posées sur le haut des flancs du berceau du landau.

La bonne fait manger le petit dernier tandis que Margaret déjeune seule en aidant Jefferson junior. Une fois leur repas bien entamé nous rejoignons nos places à la table des adultes. Nous devisons de choses et d'autres. Les Davis m'interrogent sur la France en évitant la politique et je profite de ce que le serveur change les assiettes pour appeler le Président « *Unca Jeff* » comme il me l'a recommandé. Hélène et Varina ont sans doute été mises dans la confidence parce qu'aucune des deux ne réagit.

Le déjeuner ne s'éternise pas à cause de notre train à pour Alexandria. En arrivant sur le perron de la maison, nous trouvons la voiture qui nous attend avec dedans Tertullien. Il descend pour faire de la place à Hélène. Il monte même l'escalier pour lui prendre son sac à main, salue respectueusement le Président et Madame. Tertullien ayant été présenté à Varina, il se tourne vers le Président. « Monsieur le Président, une nouvelle fait le tour de vos domestiques : " Le Français – c'est Pierre-Hubert – appelle le Président *Unca Jeff*. »

- Décidément, les nouvelles vont vite. C'est effrayant. »

Le Président est vraiment contrarié.

C'est le cocher affranchi qui a informé Tertullien. Il faut dire que mon ami est vraiment très doué pour susciter les confidences des gens de couleur, qu'ils soient noirs esclaves ou affranchis voire indiens ou hispaniques. À quelque chose malheur est bon. Ma visite passera pour informelle. Je rassure les Davis tout en leur rappelant que ce qui se passe chez eux n'est plus seulement du domaine privé. Varina réagit.

- Même lorsque mon mari était dans son commandement de général, jamais nous n'avons été aussi surveillés.

- Ma chère, ce mandat n'aura qu'un temps. Je ne me représenterai sans doute pas et nous pourrons jouir d'une retraite bien méritée. Mais dans les circonstances actuelles, il faut bien que nous prenions notre part des désagréments. » Davis est somme toute philosophe.

Madame Davis ne répond qu'en levant les yeux au ciel ; et encore, fort discrètement.

*
* *

Notre train n'attendra pas. Nous prenons donc définitivement congé des Davis et partons pour la gare. Tertullien sera retenu à Richmond pendant une bonne quinzaine avec un contrat rémunérateur. Il va devoir lever un plan topographique d'une zone où les militaires veulent organiser un glacis de contrebatterie. Rien n'est encore décidé mais le directeur des travaux du Génie militaire veut disposer de données sûres pour faire une étude de faisabilité. Il met à disposition de Tertullien une équipe de jalonneurs et de commis avec un chef d'escouade sergent du Génie.

Mon ami s'inquiète de nous voir partir vers le Nord malgré nos sauf-conduits et passeports.

- Rassure-toi, l'une de premières choses que nous aurons à faire sera de nous présenter aux autorités d'immigration. Nous verrons bien alors à quelle sauce on nous mange. Mais pour être franc, je ne suis pas inquiet. Nous allons nager en pleine diplomatie de guerre. »

Nous voyageons avec un peu plus de bagages que d'ordinaire. Les toilettes d'Hélène ont beau être très sobres, elles prennent davantage de place que les miennes.

Nous avons un compartiment qui nous est réservé à tous deux dans une voiture de première classe à couloir latéral où voyagent des officiers en uniforme. La plupart sont en chapeau mais quelques-uns, qui encadrent visiblement des troupes, portent ce képi mou qu'on appelle de plus en plus souvent le « *bummer* ». Ce qui est idiot puisque cela signifie en principe la « poisse », la déveine, une sale journée. Mais les surnoms militaires ont leurs mystères dans tous les pays.

Je note que les seuls officiers en casquette sont des lieutenants. Je me souviens que lors de la bataille de Manassas Junction, le port du chapeau était plus rare et le fait d'officiers moins au contact ou moins dans l'action directe. Nous voyons ces militaires passer devant la porte de notre compartiment en regardant à l'intérieur avec curiosité. Avant de baisser le rideau j'ai le temps de noter que les parements des uniformes indiquant des artilleurs, des cavaliers, des fantassins et j'aperçois même un officier du Génie avec ses parements de col en velours noir. Et je me fais la remarque que tant au Nord qu'au Sud on a adopté bien des couleurs voire des composantes des uniformes français.

Apparemment le style vestimentaire français fait la mode aussi en matière militaire.

Le voyage en train nous conduit à la gare d'Alexandria à la nuit. Simon Casaubon nous attend avec une grosse voiture et son cocher habituel. Il nous conduit rapidement avec ses deux chevaux au passage de *Chain Bridge* où l'officier de service confédéré nous fait ouvrir la barrière sans contrôle. De l'autre côté du pont, un officier de cavalerie unioniste nous fait la même facilité mais nous arrête pour s'enquérir de nos identités. Lorsque je lui donne mon nom, il me dit qu'il a un pli pour moi et me le remet contre signature sur un document par lequel j'atteste que j'ai bien reçu le pli avec son sceau intact. Je reconnais sur un coin de l'enveloppe le sigle du Secret Service de Pinkerton qui reprend l'insigne de ses agents.

